

ÉMILE DECROIX, VÉTÉRINAIRE MILITAIRE, PROMOTEUR DE L'HIPPOPHAGIE EN FRANCE ET PRÉCURSEUR OUBLIÉ DE LA LUTTE CONTRE LE TABAGISME

par Claude MICHEL

Vétérinaire général inspecteur (2 S), 21 rue des réservoirs, 60200 Compiègne

Adel : claude-michel@wanadoo.fr

Communication présentée le 16 février 2008

Sommaire : Emile Decroix, vétérinaire principal de l'Armée (1821-1901) s'est engagé toute sa vie dans des actions philanthropiques au détriment de sa carrière et sa fortune. Soutenu par une volonté farouche et un charisme sans faille, il fut le propagateur de l'hippophagie en France, et le pionnier de la lutte contre le tabac, un siècle avant que le principe n'en soit repris par les instances internationales.

Mots clés : *Emile Decroix - Vétérinaire militaire – Hippophagie - Lutte contre le tabac*

Title: Emile Decroix, a military veterinary surgeon, promoter of horse meat consumption in France and precursor of fight against smoking.

Contents: Emile Decroix, veterinarian, was an Army major (1821-1901) who committed life-long philanthropic actions to the detriment of his career and his fortune. Sustained by an irrepressible will and an irrepressible charisma, he was the promoter of the consumption of horse meat in France and the forgotten originator of the fight against tobacco, which was a public health action one century before the concept was internationally recognized by authorities.

Keywords : *Emile Decroix - Military veterinary surgeon - Horse meat consumption - Fight against smoking*

Emile François Decroix est né le 23 août 1821 à Savy-Berlette, petit village de l'Artois, proche d'Arras (figure 1). Les faibles ressources de son père, un modeste médecin de campagne ancien officier de santé du premier Empire, ne lui permettent pas de choisir la carrière médicale, et Decroix entre à l'École vétérinaire d'Alfort le 16 octobre 1841. Deux ans plus tard, il devient élève militaire et en sort diplômé le 30 août 1845.

On comprendrait mal l'œuvre d'Emile Decroix si l'on ne rappelait d'abord le milieu dans lequel il évolua, et

les expériences qui le conduisirent à se dévouer exclusivement à deux causes : la propagation de l'hippophagie et la lutte contre le tabagisme¹.

En 1841, Thomas Eugène Renault est directeur de l'École et professeur de

¹ Pour plus de détails, consulter : MICHEL C. (1988). « Le Vétérinaire principal Emile Decroix, pionnier de la lutte contre le tabagisme ». *Bull. Acad. Vét. de France*, **61** (Supplément au n°4), 15-20 ; VESPER (Lefebvre des Rieux). (1965) « Un oublié, un précurseur, du tabac à l'hippophagie : Emile Decroix, vétérinaire de l'Armée ». *Actualité et culture vétérinaires*, **57**, 11-14.

clinique, avec Henri Bouley comme adjoint. Les autres professeurs sont Rigot, Delafond, Lassaingne, Rodet, mais de tous, c'est Bouley qui a, semble-t-il, le plus d'influence sur le jeune élève.



Figure 1 : maison natale d'Emile Decroix à Savy-Berlette.

Decroix fera souvent allusion à son enseignement, quitte à s'en écarter plus tard. Mais, pour l'hippophagie, c'est certainement Renault, un fervent partisan, qui lui en inculque l'idée.

LA CARRIÈRE MILITAIRE D'ÉMILE DECROIX

De trente-trois années de carrière militaire dont dix-sept en campagne, nous ne retiendrons que les faits qui éclairent la personnalité d'Emile Decroix, son caractère, son courage et sa ténacité à atteindre les buts qu'il se fixait.

A sa sortie de l'Ecole vétérinaire d'Alfort en 1845, Decroix est d'abord affecté comme Sous-Aide Vétérinaire au 7^{ème} régiment de Hussards, puis muté très rapidement au 3^{ème} régiment de Chasseurs d'Afrique. Notons qu'à cette époque les vétérinaires n'étaient pas encore assimilés aux officiers, et qu'il leur fallut attendre 1884 pour accéder à ce statut.

Decroix part en octobre pour l'Afrique du Nord. Il y servira onze ans sans affectation stable. Robuste et sobre, il supporte facilement la vie des camps dont

la rudesse met les troupes à rude épreuve. En témoigne la rigueur de l'hiver marocain de 1845-1846, au cours duquel son unité perd un homme sur quatre en trente-six heures. Seul un quart de l'effectif demeure indemne ; le reste souffre de gelures. Decroix, atteint aux pieds, est soigné un mois à l'hôpital de Sétif. Au cours de ces campagnes, la maladie, le froid, les conditions d'hygiène et la fatigue font plus de victimes que les combats. « Mais Decroix, toujours actif, toujours prêt, demeure le serviteur intelligent, instruit et infatigable attirant l'attention de ses chefs qui furent tous ses amis » écrit son confrère Barthes.

En avril 1847, il est nommé Aide-Vétérinaire de 2^{ème} classe. Il participe au siège de Zaatcha qui dure plus de trois mois, pendant lesquels une meurtrière épidémie de choléra aggrave les pertes en hommes. Aide-Vétérinaire de 1^{ère} classe en 1852, il se signale par son premier fait d'armes : attaqué par quatre adversaires, il réussit, seul, à les mettre hors de combat.

En 1855, il participe à la campagne de Crimée et au siège de Sébastopol. Il y sera promu Vétérinaire en Second en 1856 et muté sur place au 1^{er} Chasseur d'Afrique avec lequel il fera encore campagne quatre années.

En 1859, il est engagé en Italie. Lors de la bataille de Solferino il fait à nouveau preuve de courage : au cours d'une charge, le commandant de l'escadron a son cheval tué sous lui. Decroix lui donne aussitôt le sien et continue de combattre à pied.

Rappelons que cette bataille, atrocement sanglante, fut à l'origine des premières mesures de protection et de soins aux blessés militaires. Elle eut à long terme pour conséquence les Conventions de Genève et l'institution des Sociétés de Croix-Rouge.

Au soir de la terrible journée, Decroix eut pour mission de parcourir le terrain où avait été engagé le 1^{er} Chasseur d'Afrique. Rassemblant les chevaux

blessés susceptibles de guérir, il fit immédiatement abattre les incurables pour nourrir les hommes. Il était déjà partisan de l'hippophagie. Un an après cette campagne, il recevait la médaille de la valeur militaire du Piémont.

De retour au Maroc, il dut à nouveau affronter l'ennemi et le choléra. Dans une campagne de deux mois, la moitié de l'effectif succomba à la maladie, de sorte que Decroix perdit à la fois son général, son colonel et son chef le plus proche, le lieutenant-colonel. A la suite de cette campagne, il fut décoré de la Légion d'Honneur.

Ainsi deux expériences sur le terrain amènent Decroix à s'impliquer définitivement dans ce que seront les combats de sa vie :

- L'hippophagie d'abord : après l'affaire de Solferino, il profite de la campagne du Maroc pour proposer à son colonel de faire cuisiner de viande de cheval pour le mess de l'Etat-major. Il a fait pour cela abattre son propre cheval victime d'une chute. Le colonel y consent, et les cavaliers suivent bientôt l'exemple de leurs officiers.

- Ensuite la lutte contre le tabagisme : toujours au Maroc, pendant l'automne 1859, Decroix prend conscience que le soldat fumeur est, en campagne, beaucoup plus malheureux que le non-fumeur. Il dit de la lutte anti-tabac qu'« il s'agit d'une œuvre de charité et de patriotisme » et il prend la résolution de combattre le fléau jusqu'à son dernier jour. Connaissant le degré de volonté de notre confrère, on se doute que nul obstacle ne pourra le détourner de sa croisade.

Muté à Alger, il est et promu Vétérinaire en premier le 4 février 1860 ; sa vie nomade est terminée. Il travaille à diverses expériences scientifiques et désormais, dans les milieux civils et militaires, son prosélytisme se manifeste autant pour la consommation de la viande de cheval que contre le tabagisme.



Figure 2 : Emile Decroix, en uniforme de Vétérinaire Principal de l'Armée

Devenu membre de la Société d'Agriculture d'Alger, il s'y heurte à de nombreuses réticences. On ne s'étonnera d'ailleurs pas qu'un parterre de planteurs de tabac ne lui laisse pas prendre la parole.

En 1862 on le nomme à la Garde de Paris. Dès son arrivée dans la capitale, Decroix comprend que c'est là qu'il pourra le mieux défendre les projets qui lui tiennent à cœur.

Des années 1870-1871, nous retiendrons deux traits significatifs de son caractère et de sa détermination. Pendant le siège de Paris il invente et fait construire à ses frais une barricade métallique mobile, dans l'éventualité de combats de rue contre les Prussiens ! Mais il n'y aura pas de combats de rue. Le second se situe durant les journées dramatiques de la Commune en mars-avril 1871. N'ayant pu rejoindre le régiment de la Garde replié à Versailles, Decroix a dû

rester à la caserne de la Cité où résident les familles de ces militaires. Il se fait passer pour médecin auprès des Fédérés ; il transforme sa caserne en infirmerie d'enfants de troupe ; il place devant la porte le guidon de la Croix-Rouge, symbole des ambulances, et détourne ainsi pacifiquement les assaillants qui menacent d'incendier les bâtiments.

De 1873 à 1878 il occupe divers postes aux Etats-Majors de Paris et de Lyon. Il est promu Vétérinaire principal de 2^e classe en 1875 sans que cela ralentisse son action philanthropique (figure 2).

Lorsqu'en 1878, il est muté à Montpellier, il doit choisir entre son devoir professionnel et son engagement dans la *Société contre l'abus du tabac* récemment créée et dont il est la cheville ouvrière. Il a conscience que son éloignement de Paris diminuerait ses moyens d'action. Aussi préfère-t-il sacrifier sa carrière militaire et prendre sa retraite le 21 septembre 1878. Il est promu Officier de la Légion d'Honneur le 7 octobre suivant.

Désormais, l'existence de Decroix se confond avec son œuvre, et il consacra l'essentiel des vingt-trois dernières années qui lui restent à vivre à lutter contre le tabagisme et à promouvoir l'hippophagie.

L'ŒUVRE PHILANTHROPIQUE D'ÉMILE DECROIX

Le promoteur de l'hippophagie

Instruit par l'échec qu'avaient rencontré ses idées à la Société d'Agriculture d'Alger - et adepte sans doute du proverbe « qui trop embrasse, mal étreint » - Decroix use d'une tactique différente une fois revenu en France.

Il a conscience du peu de temps, et des faibles moyens financiers dont il dispose. Aussi décide-t-il de donner la priorité à l'ouverture de boucheries hippophagiques, et de remettre à plus tard sa croisade contre le tabac. En quatre ans, de 1862 à 1866, il atteint son premier objectif.

Il n'est pas le premier à avoir eu l'idée de généraliser la consommation de viande chevaline. En 1827 déjà, le Baron Larrey, chirurgien des armées napoléoniennes, en a préconisé l'usage en nature ou sous forme de bouillon pour les blessés ; de même Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a publié en 1856 une *Lettre sur les substances alimentaires* qui encourageait l'hippophagie. La même année, Renault, le directeur de l'Ecole Impériale d'Alfort, n'a pas hésité à faire consommer du cheval à ses élèves. Sans doute faut-il chercher l'origine de la détermination du vétérinaire militaire dans ses souvenirs d'Alfort, de Solferino, du Maroc et d'Algérie.

Il aura le grand mérite de triompher aussi bien de l'indifférence et des préjugés populaires que des réticences administratives. Il combattra sans jamais se décourager et finira par réussir là où de bien plus illustres ont échoué.

Sa mutation à Paris en 1862 lui fournit une audience inespérée. Dans le courant de l'année 1863, il invite chez lui une cinquantaine de convives à un repas composé de viande de cheval. Il en distribue aussi aux pauvres qui mendient à la porte des casernes. Personne n'a été incommodé, insiste-t-il, dans un opuscule intitulé : *Préjugé contre l'usage alimentaire de la viande de cheval*. Le 21 octobre 1864, lecture en est faite à la Société protectrice des animaux (SPA) dont il est, avec le docteur Henri Blatin, un membre très actif.

Ses arguments en faveur de la viande de cheval sont multiples : innocuité, intérêt hygiénique, qualité gustative, auxquels s'ajoutent des avantages économiques et charitables (on dirait aujourd'hui caritatif). Il va même un peu trop loin en préconisant la consommation d'animaux tués accidentellement, même non saignés, dans le cas où l'approvisionnement viendrait à manquer. Mieux vaut, dit-il, manger une viande cadavérique que pas de viande du tout ! Notre philanthrope offre, sur ses

deniers, 300 francs or au premier qui ouvrira une boucherie chevaline, et 200 francs au restaurateur qui osera inscrire la viande de cheval à sa carte.

Son plaidoyer aboutit en février 1865 à la création d'un *Comité de la viande de cheval*. Composé de membres de la SPA il n'en reste pas moins indépendant de la société. Le médecin Henri Blatin, élu président, meurt en 1869. Il est remplacé par Armand Goubaux, directeur d'Alfort. Decroix est secrétaire, et Bourrel, un vétérinaire ami de Decroix, trésorier. Le Comité s'installe 38 rue Jacob à Paris. Il a pour programme :

- de vaincre les préjugés et la répulsion des consommateurs envers le nouvel aliment, avant de le faire apprécier – il s'agit d'une campagne d'opinion.
- d'obtenir de l'Administration l'autorisation et la réglementation de l'hippophagie – un combat essentiellement scientifique et juridique.

Concernant le premier point, le Comité organise en 1866 des banquets hippophagiques dans des hôtels réputés de la capitale, comme le Grand Hôtel, et il y invite des personnalités marquantes. Si de grands savants n'ont aucune réticence pour ce genre d'aliment, c'est bien qu'il ne représente aucun danger, et le public ne devrait pas tarder à l'accepter. Le Comité offre aussi de la viande aux pauvres. Tous les samedis, Decroix fait lui-même abattre un cheval pour le débiter aux mendiants de la rue des Fauconniers. Il va jusqu'à publier des recettes culinaires. La promotion porte ses fruits. L'innocuité de cette viande et l'intérêt de la consommer s'imposent peu à peu.

Reste à convaincre l'Administration. Le Comité entretient une correspondance nourrie avec la Préfecture de Police. A plusieurs reprises Decroix réclame aux autorités l'autorisation d'ouvrir des boucheries chevalines. En 1865 on lui objecte que « les conséquences d'une

pareille innovation sont dangereuses ; s'il y a des épidémies, le *vulgum* les attribuera à la consommation de la viande de cheval ». A quoi Decroix réplique : « s'il y a quelqu'un à jeter à la Seine en cas d'épidémie hippophagique, c'est moi. »

Pour faire avancer son dossier, notre vétérinaire principal n'hésite pas à solliciter une audience auprès de Napoléon III. Il se présente devant Son Altesse en grand uniforme, et ose lui demander si elle consentirait à donner l'exemple en mangeant du cheval. Le général Rollin, chef de cabinet de l'Empereur, se hâte de renvoyer Decroix à son régiment, non sans lui faire sentir combien il serait avantageux d'abandonner sa croisade hippophagique.

Mais Decroix ne se laisse pas décourager. L'indifférence de l'Empereur n'empêche pas certains personnages influents de lui être favorables. Le Préfet de Police Boitelle, et Dollez, le Directeur des Halles et Marchés, contribuent largement à la promulgation de l'*Ordonnance de police du 6 juin 1866* qui autorise enfin la vente du nouvel aliment. Elle comporte quinze articles qui réglementent la nature des animaux destinés à la consommation, leur abattage, leur inspection, leur transport, les étaux affectés au débit de la viande, l'identification de l'espèce chevaline et naturellement les contraventions faisant suite aux procès-verbaux « transmis à telles fins que de droit ».

L'article 2 prévoit une condition difficile à remplir : le boucher doit disposer d'un abattoir particulier, agréé par la Préfecture de Police. Or la prime offerte par Decroix au premier boucher chevalin est aussi insuffisante que la motivation des candidats possibles. Le Comité se voit dans l'obligation de lancer une souscription dont les actions permettront d'ouvrir un lieu de vente. La chance ne sourit-elle pas aux audacieux ? Contre toute attente se présente un certain Monsieur Antoine, propriétaire d'un

abattoir auquel est accordé l'agrément préfectoral. La première boucherie est ouverte le 9 juillet 1866 à la Porte d'Italie, soit - pour mémoire - quinze ans après celles de Berlin et de Vienne.

Le succès suit rapidement, puisque l'on compte en 1868 dix boucheries hippophagiques à Paris, et quelques unes en province. En 1870, il en existe une cinquantaine dans la capitale, et le nombre de chevaux livrés à la consommation passe de 902 en 1866 à 1 992 au premier semestre 1870.

Au début du siège de Paris, le 19 septembre 1870, on compte 100 000 chevaux dans la ville. En novembre, il n'en reste plus que 70 000. Le Comité ne demeure pas inactif. Pour éviter les abus, la consommation est réglementée, et peu à peu de la viande chevaline se substitue à celle de bœuf. Mais les chevaux se raréfient à leur tour et, avant la fin du siège, tous les animaux du Jardin des Plantes, les chats et les rats ont fini à la casserole.

Après la guerre, l'hippophagie régresse quelque peu, mais son usage est entré dans les mœurs². Le Comité continue son œuvre humanitaire, le Ministère de la Guerre refusant toutefois la consommation des animaux abattus pour fractures.

Le dernier projet du *Comité de la viande de cheval* date de 1875. Il ne s'agit pas moins que d'implanter des boucheries chevalines en Angleterre ! Seul un Français se présente et ose relever le défi ; l'affaire périclité, et il doit fermer boutique en quatre mois. Il s'agit de la dernière action importante du Comité, qui cesse peu à peu ses activités.

La SPA, réticente au début, comprend l'utilité de l'œuvre de Decroix et lui

² HONNORAT S. (1987) - *L'Hippophagie en France. Etude ethnozoologique*. D.E.A. d'Anthropologie sociale et Sociologie comparée 1986-1987.

décerne une médaille de vermeil en 1880. Pendant des siècles, on a utilisé les chevaux jusqu'au bout de leurs forces avant de les conduire, dans une misère physique révoltante, aux ateliers d'équarrissage. Désormais la valeur bouchère des animaux en bonne santé incite à ne pas attendre leur totale dégradation pour les vendre. Quant aux bouchers hippophagiques, premiers bénéficiaires de cette nouveauté, ils érigent un buste de Decroix aux abattoirs de Vaugirard en 1904 (figure 3).



Figure 3 : buste d'Emile Decroix à l'entrée du square Georges Brassens

Quelques décennies plus tard, les abattoirs seront transférés à La Villette, laissant place au square Georges Brassens, à l'entrée duquel le buste se trouve désormais³.

³ ROUSSEAU M. (1983) - « Lettre à l'Académie vétérinaire de France concernant la transformation de l'abattoir hippophagique municipal, 108 rue Brancion et celle des abattoirs de Vaugirard, 40 rue des Morillons, Paris 15^e, en un espace vert : le square Georges Brassens ».

Le précurseur oublié de la lutte contre le tabac

Comme pour la promotion de l'hippophagie, la lutte contre le tabagisme, deuxième idée force de Decroix, remonte aux campagnes marocaines de 1855, et à ses déboires devant la Société d'Agriculture d'Alger.

Revenu à Paris, Decroix étend son audience aux dix-sept associations dont il est membre actif. Dès 1866, le succès de la promotion de la viande de cheval lui laisse le champ libre pour relancer son action contre le tabagisme.

Il s'associe à deux amis, membres de la SPA et cofondateurs du *Comité de la viande de cheval* en 1864 : Henri Blatin et Bourrel. A eux trois, ils jettent en 1867 les bases de l'*Association contre l'abus du tabac*, dont les statuts sont adoptés le 11 juillet 1868 avec l'appui de Jolly, membre de l'Académie impériale de médecine. Le premier bureau comprend Blatin, président, Decroix secrétaire général et Bourrel, trésorier. La nouvelle société se propose de publier un Bulletin, d'organiser des conférences, de présenter des pétitions aux autorités pour faire respecter l'interdiction de fumer dans certains lieux publics et pour augmenter l'impôt sur le tabac. Elle institue des prix récompensant les travaux sur la toxicité du tabac. On reste loin, sans doute, des campagnes actuelles fondées sur la prévention du cancer des fumeurs. Non seulement le XIX^e siècle ignore tout de ce risque, mais la cigarette n'existe pas. Seuls sont fumés le cigare et la pipe, tandis que l'on prise et que l'on chique toujours.

La première réunion a lieu le 7 août 1868 et le premier Bulletin paraît début 1869. L'Association comprend 243 membres parmi lesquels Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et Henri Bouley, Inspecteur général des Ecoles Vétérinaires et Membre de l'Institut.

Certaines dissensions se font jour parmi les membres fondateurs : Blatin est

d'avis de lutter en même temps contre l'abus de l'absinthe, et Bourrel contre toutes les boissons alcoolisées. Decroix, devenu psychologue depuis ses mécomptes en Afrique, propose de s'en tenir au tabac, sauf à étendre plus tard l'action aux alcools.

L'Association n'étant pas reconnue d'utilité publique, elle n'a d'autres ressources que les cotisations de ses membres, les dons, et quelques subventions n'émanant pas de l'Etat. A sa mort le docteur Blatin lègue 2000 francs, et Decroix institue une rente de 50 francs permettant de frapper les médailles qui récompensent les plus ardents défenseurs de la cause.

La guerre de 1870-1871 marque une parenthèse dans l'activité de l'Association, mais celle-ci n'est pas dissoute. On l'a vu, d'autres urgences s'imposent alors à Decroix.

En 1872, une majorité se dégage pour associer les luttes contre le tabac et contre l'intempérance alcoolique. Decroix s'y oppose, mais on passe outre. Il continue à occuper le poste de Secrétaire général mais ignore systématiquement la croisade antialcoolique malgré la nouvelle appellation d'*Association contre l'abus du tabac et des boissons alcoolisées*.

Averti de sa mutation en 1873 à l'Etat-major du 1^{er} Corps d'Armée à Paris, Decroix abandonne ses fonctions de Secrétaire général. Il reçoit la Médaille d'or de la Société.

En 1875, affecté cette fois à Lyon, il n'en accepte pas moins la présidence de la Société pour 1876, mais l'*Association contre l'abus du tabac et des boissons alcoolisées* décline. C'est alors que Decroix décide de préparer, seul, les statuts de la *Société contre l'abus du tabac*, dont les statuts sont agréés par le Ministère de l'Intérieur le 15 février 1877, dès son retour à l'Etat-major de Paris.

Les démêlés judiciaires avec l'ancienne association n'empêchent nullement la nouvelle de prospérer, et Decroix recrute des adhérents de poids : Louis Pasteur, le Cardinal de Lavignerie, puis le Général Chanzy et l'Empereur du Brésil.

Muté à Montpellier en août 1878, Decroix préfère sacrifier sa carrière militaire à la mission qu'il s'est donné.

Emile Decroix, retraité actif

Retraité et libre, Emile Decroix n'est en rien oisif. Il consacre souvent plus de la moitié de sa pension à constituer le capital de sa nouvelle Société. Il use de sa position à Paris pour participer aux congrès, conférences scientifiques ou philanthropiques sur l'hippophagie et sur le tabac ; il pratique l'hypnose contre la dépendance du fumeur ; il milite à la SPA ; il collabore activement au *Recueil de Médecine Vétérinaire* (où sa rigueur scientifique est parfois contestée par ses collègues, emporté qu'il est par sa fougue) ; il touche même un peu à la politique.

En 1878, une séance solennelle de remise de prix de la *Société contre l'abus du tabac* a lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, devant un auditoire de plus de 1500 personnes.

L'abus du tabac perdure, mais la Société prospère, même si, en 1881, sa demande de reconnaissance d'utilité publique demeure sans suite. Pour Decroix, le combat ne doit pas faiblir. « Ce que la charité ordonne ce n'est pas de triompher, c'est de batailler sans défaillance, sans découragement » répète-t-il. N'est-ce pas d'ailleurs le lot de maintes actions de santé publique, qu'elles soient humaines ou vétérinaires ?

En 1900, âgé de 79 ans, Decroix semble toujours aussi alerte : taille moyenne, visage ovale, front large et dénudé, teint coloré, regard vif et perspicace, sourire épanoui, au total un

beau vieillard. Il organise et préside une Conférence internationale sur le tabac à Paris du 19 au 28 août et il représente la *Société contre l'abus du tabac* au 20^e Congrès des sociétés savantes.

Lors de sa réélection à la présidence de sa Société, il confesse ressentir les prémices de la vieillesse ; mais il n'en connaît ni turpitudes, ni les infirmités : il meurt subitement le soir du dimanche de Pâques, le 8 avril 1901, après s'être excusé auprès d'un ami de ne pouvoir se rendre à son invitation à cause d'une légère indisposition.

Emile Decroix laisse le peu qu'il possède à sa Société : 300 francs et ses décorations. Il avait coutume de dire qu'ayant réglé ses dépenses sur sa pension de retraite, il n'avait pas besoin d'acquérir de fortune et qu'il désirait mourir pauvre comme il était né.



Figure 4 : Inauguration du buste d'Emile Decroix devant la Mairie de Savy-Berlette

Telles sont la vie et l'œuvre du Vétérinaire Principal Emile Decroix, auquel l'héritier de la *Société contre l'abus du tabac*, l'actuel *Comité National Contre le Tabagisme* doit son origine et une grande part de sa dotation initiale.

En 1965, Didier Taupin ⁴, auteur à Alfort d'une thèse de doctorat vétérinaire

⁴ TAUPIN D. (1965) - *Vie et œuvre d'Emile Decroix*. Alfort, Thèse pour le doctorat vétérinaire, Maisons-Alfort, Au Manuscrit, 85 p. Cette thèse

bien documentée sur notre confrère, pouvait écrire que Decroix avait échoué dans son combat puisque l'on continuait à user du tabac sans restriction.

Mais aujourd'hui la situation autorise beaucoup plus d'optimisme. Le *Comité contre le tabagisme* est reconnu d'utilité publique en 1977, près d'un siècle après la première demande faite en... 1881 ! L'augmentation du prix du tabac peut être vue comme un progrès, comme, plus récemment, les mesures d'interdiction de fumer dans les lieux publics.

CONCLUSION

Si, malgré de nombreuses publications, Emile Decroix ne laisse pas d'œuvre scientifique reconnue, son charisme d'exception justifie qu'on se souvienne de son existence faite de volonté, de courage et d'absolue générosité.

Il risqua sa vie comme militaire mais aussi en expérimentant sur lui-même, notamment en hygiène des viandes, avec l'intention de soulager la misère et de nourrir les pauvres.

Il réussit pleinement dans sa promotion de l'hippophagie. Si la consommation de viande de cheval régresse de nos jours, cela tient aux transformations techniques et sociales.

comporte une importante bibliographie puisée pour l'essentiel aux archives du *Comité national contre le Tabagisme*, situé, en 1990, 126 rue d'Aubervilliers 75019 Paris, et actuellement au 31 avenue du Général Michel Bizot, 75012 Paris. Cette bibliographie comprend quatre-vingts références dont l'une émane des Archives du Service biologique et vétérinaire des Armées, et comporte les états des services du Vétérinaire principal Emile Decroix. Trente cinq publications d'Emile Decroix sont citées, dix-neuf autres signées de différents auteurs, et vingt-cinq référencées « N », essentiellement des comptes-rendus de séances de diverse sociétés savantes ou de correspondances.

Aux chevaux de service autrefois si nombreux se sont substitués des animaux de sport, de loisir, voire de compagnie, affectivement trop proche de l'homme pour garder leur rôle alimentaire.

Dans sa lutte contre le tabac, Decroix a sacrifié sa carrière et sa fortune sans mésestimer les obstacles. Grâce à la permanence du *Comité National contre le Tabac*, il a finalement, remporté une victoire posthume.

En 2008, il y a 140 ans que Decroix, avec ses collègues de la Société protectrice des Animaux, Blatin et Bourrel, donnait naissance à la première *Association contre le Tabagisme*, le 11 juillet 1868. Il serait souhaitable de commémorer son œuvre, action de santé publique par excellence.

Lors des obsèques de Decroix, le 11 avril 1901, à l'église de Saint-Germain-des-Prés, le Professeur Gustave Moussu, directeur de l'Ecole d'Alfort concluait son discours par ces mots :

« le but de sa vie fut des plus nobles [...], il le poursuivit simplement, sincèrement, scrupuleusement, en véritable apôtre ; il est passé en faisant le bien ».

L'année suivante, à l'inauguration du monument de son village natal, à Savy-Berlette, le président, le Docteur Legrix, terminait ainsi son allocution :

« Decroix a choisi pour sa prodigieuse activité le véritable terrain commun de la réconciliation pour les gens d'esprit et de bon sens, j'entends le terrain de la santé publique. »